

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie
= Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 9 (1983)

Heft: 1

Artikel: Vie quotidienne ou modes de vie?

Autor: Bertaux, Daniel

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-814182>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

VIE QUOTIDIENNE OU MODES DE VIE ?

Daniel Bertaux

Centre d'Etudes des Mouvements sociaux
54, Bd. Raspail
F-75006 Paris

ZUSAMMENFASSUNG

Das Alltagsleben kann nur im Rahmen eines bestimmten Lebensstils analysiert werden. Unter Lebensstile werden ihrerseits nicht Konsumstile verstanden, sondern spezifisch Organisationsstile der "Reproduktion" oder eher der Produktion physischer, moralischer und intellektueller Kräfte der Mitglieder der Familiengruppe. Diese Konzeption setzt als Hintergrund die anthroponomische Theorie voraus. Das Alltagsleben wird somit als Verlauf eines Lebensstils definiert.

Der Autor stellt dann einen Versuch vor, die Lebensstile in eine Typologie zu fassen, welche sich basiert auf das Verhältnis zwischen verfügbaren Ressourcen der Familiengruppe und ihren objektiven Bedürfnissen. Die sieben folgenden Typen werden beschrieben: Elend, Armut, Dürftigkeit, Ausgeglichenheit, Wohlhabenheit, Reichtum, Macht. Sie weisen so eindeutige Unterschiede auf, dass es nunmehr bei Betrachtungen über das Alltagsleben nötig erscheint, den implizite ausgesprochenen Lebenstypus jeweils genau zu umschreiben.

RESUME

C'est dans le cadre d'un mode de vie déterminé que peut s'analyser la vie quotidienne. Mais les modes de vie eux-mêmes sont à concevoir non comme modes de consommation, mais comme modes d'organisation de la "reproduction" ou plutôt de la production des forces physiques, morales et intellectuelles des membres du groupe familial. On rappelle l'arrière-plan (théorie anthroponomique) que sous-entend cette conception; quant à la vie quotidienne, elle est redéfinie comme déroulement d'un mode de vie.

L'auteur présente alors un essai de typologie des modes de vie selon le rapport des ressources familiales disponibles aux besoins objectifs du groupe familial. Sept types sont proposés, et baptisés: misère, pauvreté, gêne, équilibre, aisance, richesse, puissance. Ils présentent de tels contrastes qu'il apparaît désormais nécessaire, lorsque l'on parle de vie quotidienne, de préciser le type de mode de vie auquel on se réfère implicitement.

Le vocabulaire des intellectuels, comme le vêtement des femmes ou les loisirs des cadres, est très largement soumis à des phénomènes de mode. Lorsque Paul-Henri Chombard de Lauwe dans les années 50 ou Henri Lefebvre dans les années 60 parlaient de vie quotidienne, ils n'étaient pas à la page. La mode du structuralisme allait bientôt faire un malheur sur le marché des mots. Pendant quinze ans les intellectuels français se sont habillés chez Lévi-Strauss, chez Barthes, Foucault, Lacan, Bourdieu. Seuls quelques jeunes dandys toujours très avancés (les situationnistes) mettaient alors l'accent sur la dérive : "ceux qui parlent de révolution sans se référer à la vie quotidienne n'ont qu'un cadavre dans la bouche".

Maintenant que l'expression de "vie quotidienne" est devenue, sinon encore un concept, du moins le prétexte à développements théoriques légitimes, on serait presque tenté de retourner la phrase des situationnistes : "ceux qui parlent de vie quotidienne sans se référer à la révolution . . ." ; mais je m'en garderai bien, car la révolution n'est plus ce qu'elle était. Tout de même, on ne peut s'empêcher de remarquer que chez les intellectuels parisiens, plus les développements théoriques sur la vie quotidienne se veulent brillants, plus radicalement ils évacuent tout ce qui est vie de travail, ou recherche d'un meilleur niveau de vie soit par la lutte syndicale ou politique, soit par les stratégies individuelles et familiales à long terme. Par un renversement complet dont la mode est coutumière (c'est même sa seule règle), l'intérêt des intellectuels parisiens semble se déplacer du structurel à l'interstitiel, de l'historique à l'éphémère, du massif à l'imperceptible. Les situationnistes quant à eux avaient le mérite de plaider pour un refus absolu du travail aliéné et pour une recherche de jouissance mobilisant l'essentiel des énergies vives. En France, la "vie quotidienne" des collections 80 de prêt-à-porter intellectuel ne désigne plus qu'un champ singulièrement rétréci : moments fugitifs de l'existence où l'on se souvient tout à coup que l'on est, oui, vivant.

De ces brèves éclaircies dans le champ morne de l'existence répétitive on peut faire de la bonne littérature ; c'est ce à quoi s'emploient depuis longtemps les écrivains, nouvellistes, et cinéastes fabricants de rêves. Mais peut-on en faire la sociologie ? J'en doute, car par vocation la sociologie recherche des régularités, sinon des règles — et l'œuvre d'Erving Goffman, sociologue des codes réglant les interactions dans la vie quotidienne, le démontre assez.

Loin de moi cependant l'idée de légiférer sur ce qui est ou n'est pas sociologique, ou sociologisable. Je sais d'expérience que c'est bien souvent par ses marges que se développe la sociologie ; l'imagination pousse mieux sur les lisières. Chez Michel de Certeau (1979) comme chez Michel Maffesoli (1979, 1982) fleurissent les intuitions intéressantes. Tel est l'avantage du genre essayiste : il laisse libre cours à la pensée. Mais l'envers de la libre pensée, c'est l'idiosyncrasie : l'essayiste projette sur l'univers son propre point de vue, sans aucun souci de réalisme sociologique. Ainsi dans *La conquête du présent*, Michel Maffesoli fait un portrait saisissant du séculaire scepticisme populaire à l'égard des grandes idéologies politiques. Le décollage d'avec le réel apparaît cependant quand il réduit ces grandes idéologies à une seule, "l'idéologie mortifère du progrès" (alors que la plupart des grandes idéologies

de l'histoire ont été résolument conservatrices); qui plus est, il se pourrait bien qu'il n'ait en tête que le dernier avatar de l'idéal progressiste, c'est à dire son incarnation prosaïque dans le discours de l'Union de la Gauche en France (1972 à aujourd'hui). Or on peut fort bien concilier le scepticisme à l'égard des partis politiques qui déclarent vouloir "changer la vie" et la volonté de prendre en main soi-même sa destinée, celle de sa famille et de ses enfants. Entre l'adhésion militante au discours des partis de gauche et la résignation désabusée, il y a place pour toute une gamme de rapports à l'avenir qui, je m'efforcerai de le montrer, sous-tendent bien des modes de vie.

1) VIE QUOTIDIENNE OU MODE DE VIE ?

L'essentiel de la vie quotidienne au sens plein du terme est constitué pour le commun des mortels par des pratiques répétitives de travail, de transports domicile-travail et retour, d'achats de nourriture, de travaux ménagers et d'interactions "banales" entre membres du foyer familial. Aussi la vie quotidienne semble être toute entière structurée par des *cycles* : cycle quotidien, cycle hebdomadaire, cycle annuel, cycle des saisons pour les paysans. D'où l'ancrage et la régénération quotidienne d'une conception cyclique du temps, en particulier dans les couches populaires. (cf. M. Maffesoli, 1979; D. Bertaux & I. Bertaux-Wiane, 1980)

On ne peut cependant s'en tenir là. Derrière ces cycles prévisibles s'en esquissent d'autres, autrement menaçants : cycles d'emploi et de chômage, de la santé et de la maladie, de la jeunesse et du vieillissement, du renouvellement des générations. La maladie, la vieillesse et la mort, mais aussi le risque de voir sombrer ses enfants de son vivant, sont là pour rappeler que le temps n'est pas seulement cyclique, et que demain ne répètera pas toujours aujourd'hui.

Aussi les familles s'organisent-elles pour prévenir le drame. Comportements d'épargne, assurance-vie, acquisition à crédit d'un logement pour les vieux jours, recherche d'un meilleur emploi, sacrifices pour prolonger la scolarité des enfants, et de manière générale effort pour maîtriser l'incertitude et construire un mode de vie qui résiste aux vicissitudes, toutes ces pratiques sont autant d'indices d'un rapport à l'existence qui n'est fait ni de résignation, ni à l'opposé de confiance aveugle dans un salut qui viendrait d'en haut. Considéré en soi et pour soi, le concept de vie quotidienne ne saurait suffire à en rendre compte.

A l'exception de la recherche d'un meilleur emploi (impliquant changement d'entreprise mais aussi la tentative de faire carrière au sein de l'entreprise), la plupart de ces pratiques se situent hors de la sphère du travail salarié.¹ Par ailleurs elles

1 On se limitera désormais dans cette section à l'évocation des modes de vie des salariés. Ceux qui se mettent à leur compte s'engagent à l'évidence dans un processus d'amélioration de leur condition et de celle de leur famille, au prix d'un travail forcené (sur l'exemple des artisans boulangers, voir par exemple Isabelle Bertaux-Wiame, 1982 a et b).

sont en interaction constante; d'une part les ressources d'un ménage sont limitées; d'autre part toutes ces pratiques convergent vers *l'organisation de la "vie quotidienne"* prise cette fois dans la dimension diachronique. Leur synthèse évolutive constitue ce que l'on sera tenté de désigner comme un *mode de vie*.

Ce dernier terme a cependant été chargé de significations qui tendent à en détourner le sens. A la suite des brillantes analyses de Jean Baudrillard, qui a montré que la valeur d'usage des objets de consommation ne se réduit pas à leur valeur d'usage *matériel*, mais comporte aussi et de plus en plus une valeur (d'usage) *symbolique*, s'est répandue l'idée que la consommation était essentiellement ostentatoire. Dans cette perspective, les modes de vie des familles ne viseraient rien d'autre qu'à *signifier*, pour que nul n'en ignore et d'abord les voisins, collègues et amis, le statut social auquel l'on prétend. Autrefois appliqué exclusivement aux riches (Veblen, 1899), le concept de consommation ostentatoire a donc été étendu d'abord aux couches moyennes (Vance Packard, 1963; Jean Baudrillard, 1972), pour être finalement appliqué tendanciellement à toutes les couches sociales (Pierre Bourdieu, 1979). Ainsi était parachevé le raplatissement de la vie hors travail sur l'instance symbolique; comme si la consommation n'était pas, aussi et d'abord, acte de production matérielle.

Les analyses des modes de vie en termes d'expression symbolique d'un statut social désiré (réel ou imaginaire, d'appartenance ou de référence) ne sont pas fausses; mais elles sont réductrices. Face à leur hégémonie actuelle il importe de rappeler *la dimension matérielle des modes de vie*, sur laquelle repose tout en la dissimulant la dimension symbolique.

2) LES MODES DE VIE COMME MODES DE PRODUCTION ANTHROPONOMIQUE

La consommation, disait déjà Marx, est production; la consommation des travailleurs est (n'est rien d'autre que) la reproduction de leur force de travail. Ce noyau matérialiste demeure aujourd'hui, quand bien même l'élévation générale du niveau de vie et plus encore son élévation différentielle au sein des couches salariées permet l'expression de préférences consommatoires et donc le jeu du symbolique. ²

Cependant l'analyse que fait Marx de la reproduction de la force de travail est sommaire, et ce parce que la reproduction elle-même était à son époque des

2 Mais lorsqu'Halbwachs constate qu'au début du siècle, et à salaire égal, les ouvriers dépensent plus pour l'alimentation et les employés pour l'habillement, ne va-t-il pas trop vite en attribuant cette différence à une volonté de différenciation? Les nécessités de reproduction de la force de travail ne sont pas les mêmes pour les uns et les autres, non plus que les contraintes du type de travail sur la présentation vestimentaire. (Cf. Maurice Halbwachs, 1912)

plus sommaires. Salaires insuffisants pour nourrir les enfants, logements qui ne sont que des lieux à dormir, pas de médecin, pas de scolarisation, pas de retraite ni d'allocation chômage ni de prise en charge des accidentés : la réduction au minimum vital est la règle. Souvent ce minimum n'est même pas atteint (D. Bertaux, 1977, ch. 5).

Il n'en a pas toujours été ni n'en sera toujours ainsi. Avant la révolution industrielle, un équilibre certes précaire permet aux femmes d'élever leurs enfants survivants, de soigner les malades et les vieillards, de cuisiner; et la communauté tend à prendre en charge les orphelins et les adultes incapables de travailler (infirmes, simples d'esprit). Le vagabondage et la mendicité sont des modes de vie légitimes. Autrement dit, à un mode de production précapitaliste correspond un mode de vie relativement stable (précapitaliste) de reproduction des forces de travail et plus généralement des *énergies humaines* (car tout le monde ne travaille pas). C'est ce mode de reproduction qui sera impitoyablement détruit par la révolution industrielle (et d'abord par "l'accumulation préalable", c'est à dire l'appropriation privée des communaux, qui l'a précédée en Angleterre et en Ecosse).

De nos jours la situation a radicalement changé. Tandis que l'incendie de la révolution industrielle se poursuit loin de nous, en Afrique, en Asie du Sud et Sud-Est et en Amérique Latine, détruisant sur son passage l'équilibre précaire des modes de production précapitalistes, dans les pays du "centre" la crise de 1929 a entraîné une profonde réorganisation de la production industrielle. Celle-ci ne se concentre plus seulement sur la production de biens de production, de distribution (chemin de fer, chantiers navals) et de destruction (armements) mais s'intéresse aussi à la production de biens de consommation privée. Les salaires ne sont plus seulement considérés comme un coût de production à comprimer au maximum, mais aussi comme un pouvoir d'achat pour les marchandises capitalistes (automobile, logement, équipement ménager, vêtements, etc). Désormais notre environnement quotidien lui-même est constitué de marchandises. ³

En parallèle avec cette formidable augmentation de pouvoir d'achat des salaires, désormais nécessaire à la circulation du Capital (et qui ne signifie aucunement que le taux d'exploitation a baissé; bien au contraire), s'est produite une autre transformation radicale du "monde de production" qui, elle, est encore passée inaperçue. Il s'agit de la mise sur pied d'institutions, généralement étatiques, prenant en charge l'accomplissement de tâches qui dans les milieux préindustriels étaient affectées aux familles elles-mêmes, et au sein de ces familles, aux femmes. Appareils d'éducation de masse; appareil hospitalier; hospices et maisons de retraite; institutions pour handicapés; hôpitaux psychiatriques; orphelinats; autant d'exemples d'un déplacement de "fonction" des familles à la collectivité organisée. Appuyant ces appareils, des systèmes de circulation des flux monétaires facilitent la circulation des corps et permettent la solvabilité des besoins: rembourse-

3 A ce sujet voir le chapitre VI (longtemps inédit) du livre I du *Capital*, et l'excellent petit livre d'André Granou, 1972.

ments des frais médicaux, hospitaliers et pharmaceutiques, mais aussi allocations chômage, caisses de retraites, allocations familiales. La fiscalité permet la gratuité de la scolarisation, jusqu'aux plus hauts niveaux dans le cas (extrême) de la France. Des politiques de crédit préférentiel incitent à la construction.

On pourrait continuer l'énumération: il suffit d'indiquer que la vie quotidienne des salariés ne saurait plus aujourd'hui s'analyser comme une simple reproduction de la force de travail ne faisant intervenir que le marché et le travail domestique. Les appareils collectifs et les circuits de transferts évoqués plus haut constituent désormais des ressources indispensables à la vie de la plupart des familles. Le travail "domestique" lui-même ne se limite pas au travail ménager (cuisine, ménage, soins aux enfants) et aux achats; il inclut désormais la liaison pratique avec ces appareils (scolaire, hospitalier; sécurité sociale).

D'autre part, le marché lui-même a vu se développer sous la forme de "services aux personnes" de multiples activités qui contribuent à la production généralisée d'énergies humaines: restaurants et hôtels, salons de coiffure, médecins, dentistes, pour ne citer que les principaux. Encore ne s'agit-il ici que de l'énergie humaine considérée sous son angle matériel; elle présente également une composante culturelle et une composante morale. Or la production culturelle des énergies humaines fait appel non seulement à la socialisation primaire (familiale) diversifiée selon les milieux sociaux, et à l'appareil scolaire (socialisation secondaire) mais aussi aux appareils de diffusion culturelle dont certains sont étatisés (en France, la télévision et l'essentiel des radios) tandis que d'autres sont dans l'économie de marché: le livre, le disque, la cassette, le cinéma, le théâtre, les concerts et les variétés. Enfin l'aspect "production des énergies morales", diffus dans tout le corps social, fait également appel à des formes spécifiques telles qu'autrefois l'Église catholique (ses sermons, mais surtout ses confesseurs) et aujourd'hui, peut-être, les psychanalystes.

A première lecture, cette liste paraîtra sans doute un inventaire hétéroclite. La grande variété des formes que prend la production d'énergies humaines risque en effet d'en masquer l'unité profonde. Si nous sommes habitués, grâce à l'usage courant du terme d' "économie", à percevoir les relations qui existent entre des activités de production extraordinairement variées et dispersées sur toute la surface du globe, nous n'avons pas l'habitude de considérer les multiples activités de production de l'énergie humaine comme formant système. C'est pourquoi il m'a paru utile de forger un néologisme destiné à désigner ce "lieu" (topique) de la production d'énergie humaine, de sa distribution et de sa "consommation" (consumption). Créé par analogie avec le terme d' "économie", le néologisme d'*anthroponomie* a donc pour objet, d'une part de constituer un espace de réflexion théorique aujourd'hui morcelé entre diverses sciences sociales, d'autre part d'en postuler l'hypothétique mais très probable unité. Il va de soi que dans les sociétés de classes, l'*anthroponomie* comme l'économie est à concevoir comme *anthroponomie* politique: chacun de ses moments, chacune de ses formes porte en effet la marque des rapports de classes. 4

4 On trouvera dans mon ouvrage *Destins personnels et structure de classe* (op. cit.) de nombreux développements sur le thème de *anthroponomie*. Voir également sur le concept de production d'énergie humaine, l'ouvrage de Claude Meillassoux (1975).

Revenons maintenant aux modes de vie. Dans la perspective de l'anthropologie politique ceux-ci sont à concevoir d'abord comme *modes d'organisation de la production familiale des énergies humaines*. Les familles quant à elles sont conçues non comme des unités de consommation passive mais comme des *unités de production*, qui produisent les énergies (matérielles, culturelles et morales) de leurs membres. Les relations certes complexes entre les membres du groupe familial sont sous-tendues par des rapports de production, rapports rendus nécessaires par l'organisation de la production anthropologique familiale.

Deux points ressortent alors avec force. D'une part, les modes de vie en tant qu'ils sont déterminés par des nécessités matérielles et non par des aspirations à l'expression de statuts, sont des structures stables : on ne peut en changer du jour au lendemain. Ce n'est pas un hasard si les modes de vie sont largement structurés par la présence et les âges respectifs des enfants; puisque c'est de ceux-ci qu'émane l'essentiel des contraintes sur la production anthropologique familiale. A milieu social et revenu comparable, il est par exemple fort probable que les modes de vie de familles ayant des enfants en bas âge se ressemblent fort quel que soit l'âge des parents et donc leurs intérêts culturels et de statut (c'est ce qu'exprime le concept de "cycle de la vie familiale").

Le second point est le suivant : les modes de vie ne se construisent pas tout seuls. Ils font au contraire l'objet de mobilisations considérables, selon l'excellente expression de Francis Godard (Godard & Cuturello, 1982). On peut distinguer au moins trois types de mobilisations familiales, selon le secteur de l'existence vers lequel se focalisent les énergies des adultes : *mobilisations professionnelles*, visant soit à l'amélioration du salaire ou du rapport salaire/conditions de travail, soit à l'installation (processus par lequel un salarié se met à son compte); *mobilisation à l'égard des enfants*, dont l'objet est l'éducation, tant dans sa composante scolaire (réussite scolaire) que dans ses multiples composantes extrascolaires (éducation morale, activités culturelles et sportives, surveillance des fréquentations); *mobilisation à l'égard du logement*, visant soit à l'acquisition d'un logement (processus étudié par Francis Godard et Paul Cuturello et qui implique des mobilisations d'énergie et de temps et des sacrifices d'autant plus grands que le revenu familial est faible) soit à l'amélioration du logement (achat d'équipements ménagers, puis de mobilier à fonction de représentation : on retrouve ici l'analyse de Baudrillard).

Il est à noter que ces trois types de mobilisation concernent des "moments" différents de la production anthropologique familiale. Le logement, et plus généralement le cadre de vie (ex. ville ou banlieue, H.L.M. ou pavillon) constituent des *moyens de production* des énergies humaines, et d'abord de celles des enfants. Ceux-ci ne seront pas socialisés de la même façon selon qu'ils seront élevés dans une tour ou en pavillon, en centre-ville ou en périphérie; l'accès aux appareils de production anthropologique collective (écoles, lieux de récréation) ne sera pas non plus le même. Mais le logement peut également être considéré comme le lieu de production anthropologique de la vieillesse : si les ouvriers s'engagent, relative-

ment plus que des salariés à revenus familiaux plus élevés qu'eux, dans l'acquisition d'un logement (en général un pavillon) c'est parce qu'ils craignent, vu le faible niveau prévisible de leurs retraites, de ne plus pouvoir payer le loyer et de se retrouver à l'hospice (Godard & Cuturello, 1982). Enfin, pour ceux qui en ont les moyens, le logement et d'abord le cadre de vie sont bien évidemment liés au statut désiré : les villes américaines sont ainsi le théâtre d'intenses mouvements de changements de résidence, l'adresse y étant déjà un indice certain de statut. Même à Paris où le marché du logement est très tendu, on devine que les industriels, les hauts fonctionnaires, les cadres supérieurs du secteur privé et les intellectuels ne sont pas attirés par les mêmes quartiers, et pas seulement pour des raisons de commodité. Malgré cela il arrive aux uns comme aux autres de se retrouver en banlieue lorsque la production de leurs enfants l'exige.

La mobilisation à l'égard du logement porte donc non seulement sur le logement en soi, mais aussi sur celui-ci en tant que *médiation* (moyen de production) dans l'éducation des enfants. Toutefois ceux-ci réclament également des soins directs, un investissement en temps et en énergie proportionné non pas directement aux ambitions des parents, mais plutôt à l'écart entre les projets des parents pour leurs enfants et les capacités manifestes de ces derniers à accomplir ces projets. Au demeurant ces projets peuvent n'être que d'ordre négatif: Gérard Althabe a mis en évidence, dans une enquête d'anthropologie sur un ensemble H.L.M., les efforts déployés par la plupart des parents pour éviter que leurs enfants ne s'associent à ceux de la cité repérés comme ayant un comportement déviant. Faut-il le préciser, la mobilisation à l'égard des enfants ne se réduit pas à l'ambition petite bourgeoise; dans beaucoup de familles populaires, on considère qu'il est plus important de former le caractère que de scolariser l'esprit. L'ethos populaire y est encore bien vivant.

Quant aux mobilisations professionnelles, elles concernent ce qui est en amont de la production anthroponomique familiale : l'acquisition des ressources financières nécessaires à cette production, ou la libération des contraintes sur la santé ou le temps (travaux destructeurs de la santé du travailleur, horaires trop longs, en 2x8 ou 3x8) qui nuisent au bon fonctionnement de cette production. Le retour des mères de familles au marché du travail, la formation professionnelle, les heures supplémentaires, le "second emploi" relèvent également de ce type.

Mais l'évocation de ces types de mobilisation visant à améliorer les conditions de la production anthroponomique ne doit pas faire oublier que bien souvent, le problème qui se pose aux familles n'est pas tant l'amélioration que le simple *maintien* de ces conditions. Beaucoup de familles ouvrières vivent dans un équilibre précaire que peu de chose suffit à détruire (Pitrou, 1979); alors ces familles "tombent" dans l'assistance. Pour éviter un tel destin il faut parfois beaucoup de courage et d'intenses activités, des mobilisations qui passent inaperçues parce qu'elles n'ont pour résultat que de maintenir à flot la barque qui fait eau.

Le concept de mobilisation est donc indispensable pour sortir d'une représentation exclusivement répétitive et cyclique des modes de vie. S'il est vrai qu'à

court terme ceux-ci apparaissent comme des formes stables, dont le fonctionnement quotidien vise à bannir l'imprévisible (comme le souligne fort justement Christian Lalive d'Épinay, 1983 et aussi ce même numéro), à moyen et plus encore à long terme c'est le changement qui prédomine. Et celui-ci n'est pas seulement le résultat mécanique de "l'élévation générale du niveau de vie" (une expression en voie d'obsolescence), de la maturation des enfants ou de modifications du statut professionnel; il est aussi l'aboutissement de projets engageant activement le groupe familial dans des processus de mobilisations. La conception du mode de vie comme mode de consommation accentue l'aspect passif; au contraire, voir les modes de vie comme modes de production éventuellement structurés par des processus de mobilisation en fait ressortir la dimension active.

Que devient alors la vie quotidienne? Elle apparaît comme le *déroulement dans le temps du mode de vie*. C'est le mode de vie, comme mode d'organisation non pas de la "vie quotidienne", mais de la production anthroponomique familiale, qui devient alors le concept central. Si, par exemple, le temps de la vie quotidienne apparaît cyclique, cela n'est pas dû à l'alternance des jours et des nuits en soi, mais à ce que, comme pratiquement toute forme de production, la production familiale est organisée en cycles.

Ceux-ci ne correspondent d'ailleurs pas à une quelconque essence de la vie familiale; ils découlent dans leurs formes contemporaines de ces deux grands structurateurs de temps extérieurs aux familles que sont le travail et l'école. Ceux ou celles qui échappent à leur emprise, rentiers, aventuriers, marginaux ou simples oisifs, ont la possibilité d'organiser tout autrement leur vie quotidienne.

Le sociologue qui cherche à analyser la vie quotidienne se voit donc tenu, du moins est-ce la thèse défendue ici, de passer par le mode de vie. Deux voies cependant s'offrent à lui. L'une consiste à développer l'idée encore abstraite de mode de vie, par référence à une famille abstraite et des nécessités de "reproduction" considérées comme universelles. On risque ainsi, en s'en tenant à un niveau de discours général, de manquer le particulier, c'est-à-dire la spécificité de tels ou tels modes de vie, si tant est qu'elle existe.

L'autre voie, au contraire, consiste à poser que dans des sociétés aussi stratifiées et structurées par des rapports de classes que le sont les nôtres, il se peut qu'existent entre modes de vie (et donc, entre formes de vie quotidienne) non pas seulement des écarts de degré mais *des différences qualitatives*. C'est dans cette voie que je m'engagerai maintenant.

3) TYPOLOGIE SOCIO-ECONOMIQUE DES MODES DE VIE

Peut-on esquisser une typologie des modes de vie? Chacun sait que les familles qui composent une formation sociale comme la Suisse ou la France, ou plus encore les États-Unis, se caractérisent par une très grande diversité des modes de vie.

Trois grands processus historiques, si liés entre eux qu'on tend à les confondre, mais qu'il convient avec Agnès Heller de distinguer conceptuellement, ont conduit aux *différenciations internes* qui caractérisent tous les grands pays développés à économie capitaliste : la nouvelle structuration sociale (classiste) conséquente à la diffusion de rapports de production capitalistes; l'industrialisation; et l'urbanisation (un quatrième processus, la scolarisation, devrait sans doute y être adjoind). Aussi les premières esquisses de typologie qui viennent à l'esprit prennent-elles en compte implicitement les effets sur les modes de vie de l'un ou l'autre de ces processus. On sera tenté de distinguer, par exemple, les modes de vie urbains des modes de vie ruraux; les modes de vie ouvriers de ceux des salariés non-manuels (Halbwachs); les modes de vie selon la catégorie socio-professionnelle (Bourdieu, 1979).

Le principal inconvénient de ces modes de catégorisation est leur caractère fixiste. D'une part, ils créent artificiellement des "essences" (urbain/rural, ouvrier non ouvrier, populaire/petit-bourgeois/bourgeois); or on sait qu'au moins en période de croissance économique, les modes de vie se transforment. Ceux des ruraux se rapprochent de ceux des urbains; ceux des ouvriers, de ceux des salariés non ouvriers à la période précédente; etc. D'autre part, à l'intérieur même d'une catégorie donnée, par exemple une catégorie socio-professionnelle aussi fine soit-elle, le mode de vie d'une famille donnée connaît des évolutions, voire des transformations profondes au cours du temps, sous le double impact du déroulement du cycle de la vie familiale et de la modification des ressources familiales découlant de changements dans la sphère professionnelle.

On peut donc être tenté d'en revenir à une typologie des modes de vie construite sur une base universaliste, c'est-à-dire employant le même critère pour toutes les familles. Un tel critère s'impose alors : c'est celui du revenu familial. Dans cette optique, la population des familles se diviserait selon des *tranches de revenus familiaux*.

Cependant, les inconvénients de ce deuxième mode de catégorisation apparaissent immédiatement. D'une part, il n'est tenu compte que des revenus monétaires, à l'exclusion des facteurs non-monétaires, dont un inventaire français récent et très détaillé (de Closets, 1982) démontre l'importance : contenus du travail, longueur des horaires, (in)sécurité d'emploi, qualité du cadre de vie, privilèges attachés à la profession et bien d'autres traits particuliers aux diverses situations professionnelles colorent très différemment, à revenu égal, la "qualité de la vie".

D'autre part, à revenu familial et facteurs non-monétaires équivalents, le mode de vie dépend encore du nombre de personnes qui en vivent : un couple sans enfants peut se permettre des activités hors de portée d'une famille de trois enfants.

Enfin se pose, comme toujours lorsqu'on prend un critère statistique, l'irritante question des frontières : pourquoi couper le continuum des revenus mensuels à 8.000 et non 9.000, ou à 15.000 et non 18.000 Francs français ?

Une troisième solution peut cependant être avancée. Ce qui, en effet, qualifie un mode de vie, selon la conception (développée plus haut) de mode d'orga-

nisation de la "reproduction" ou plutôt de la production familiale d'énergies humaines, c'est le *rapport entre ressources et besoins*. Selon que les ressources sont inférieures aux besoins, ou permettent de les satisfaire, ou leur sont supérieures, le mode de vie en sera transformé. La difficulté ici réside bien entendu dans l'appréciation des besoins, dont on sait qu'ils ne peuvent être définis seulement par référence à des "besoins matériels". Dire cela cependant n'équivaut pas à rejeter comme irréaliste l'expression de "besoins objectifs".

Si, par exemple, la possession d'un poste de télévision ne semble pas faire partie des besoins matériels, on peut cependant défendre l'idée qu'il s'agit d'un besoin objectif : dans une formation sociale qui a réduit la sociabilité extra-familiale à peu de chose, la réactualisation quotidienne du lien social par la télévision apparaît sociologiquement comme une nécessité. Est objectif non pas ce qui est matériel, mais ce qui est *socio-culturel*; en ce sens, il est nombre d'objets ou d'activités qui, sans être liés à la satisfaction de besoins primaires (matériels), correspondent à celle de besoins objectifs, sans la satisfaction desquels une existence sociale normale ne saurait être menée. ⁵

En fonction de ce point de vue du *rapport* entre ressources familiales (monétaires et non-monétaires) et besoins objectifs, on peut distinguer plusieurs types de situations et donc, construire une typologie.

Commençons par la situation dans laquelle les ressources sont très en-dessous des besoins, à un point tel que la satisfaction des besoins matériels (primaires) n'est même pas assurée. Il s'agit d'une situation instable qui conduit à plus ou moins brève échéance à la maladie, à la déchéance et/ou à la prise en charge, en commençant par celle des enfants. Cette situation conduit à un mode de vie dont la caractéristique centrale est la non-reproduction à moyen terme.

Par opposition, distinguons un second niveau du rapport ressources/besoins, dans lequel la satisfaction des besoins primaires, et d'eux seuls, est assurée. La vie familiale reste possible dans cette situation, bien que son équilibre soit précaire.

Ces deux situations furent et sont encore les plus répandues sur la surface de la planète. La première correspond, par exemple en Europe, au cas de la plupart des familles ouvrières européennes du XIX^{ème} siècle, ou encore de beaucoup de personnes âgées dans les années '50 de ce siècle. La seconde est celle où se trouvent la majorité des familles paysannes de l'Europe du Sud et le gros des familles à jeunes enfant dont les parents touchent les plus bas salaires (en France, les SMICards) (SMIC: Salaire Minimum Interprofessionnel de Croissance).

Etant donné que ces deux types de situations sont très courants, il n'est pas difficile de trouver dans le langage les termes qui les désignent : ceux de "misère" et de "pauvreté". Ces deux termes ne sont pas synonymes, bien au contraire, et la distinction qui en est faite tout au long du XIX^{ème} siècle est riche en connotations de tous ordres. A la différence de la misère, la pauvreté ne signifie pas dé-

5 Le concept de *modèle* socio-culturel permet de synthétiser ce que nous entendons par besoins objectifs ne correspondant pas à des besoins primaires (matériels).

chéance, ni honte : elle peut être vécue dignement. Mais l'essentiel est dans la différence de durée : une "vie misérable" ne saurait durer longtemps, une "famille misérable" est le théâtre de toutes sortes d'événements, consécutifs précisément à la rupture de l'équilibre entre besoins primaires et ressources elles-mêmes irrégulières. On retrouve d'ailleurs cette distinction en soubassement de discours technocratiques contemporains : la définition du "seuil de pauvreté" (*poverty line*) a pour but de repérer la masse de ceux et celles qui se trouvent en-dessous, et dont on se demande en haut lieu comment ils font pour s'en sortir . . .

Au-dessus du second type ("pauvreté"), nous trouvons un état de rapport ressources/besoins qui se rapproche de l'équilibre, mais ne l'atteint pas encore. La famille s'en tire, mais en comptabilisant rigoureusement toutes ses dépenses. Cette notion de comptabilité introduit un nouvel élément d'analyse : l'unité de temps qui structure diachroniquement le cycle de la "vie quotidienne". Dans l'état de misère, cette unité ne dépasse guère la journée : ce qui rentre est aussitôt dépensé. Dans l'état de pauvreté, l'unité sera plutôt de l'ordre de la semaine ; et si le salaire est mensuel, on ne sait trop comment on finira le mois : on sait seulement qu'il faudra sacrifier tel ou tel besoin.

Dans le troisième état par contre, la planification mensuelle est possible mais au prix d'une attention rigoureuse portée à chaque dépense. Aussi, beaucoup d'acquisitions de biens ou de services désirés ne pourront-elles être effectuées ; on se prive de vêtements ou de loisirs que d'autres, dans le groupe d'appartenance et surtout dans le groupe de référence, parviennent à acquérir. Bien que les besoins matériels soient satisfaits, et ce, de façon relativement assurée, un grand décalage demeure entre le mode de vie réel et le mode de vie auquel on aspire et auquel on estime avoir droit. Ici encore, plusieurs mots existent dans le langage pour désigner ce type de situation si répandue ; celui de "gêne" me paraît convenir, en particulier lorsqu'il fait référence à la situation de familles d'employés, de petits fonctionnaires ou autres "petits bourgeois" aspirant à un statut de consommation que leurs moyens ne leur permettent pas.

Il suffit d'une promotion de carrière significative pour faire passer de cette situation de gêne à celle où les ressources équilibrent enfin les besoins : situation d'*équilibre* qui constitue la catégorie théoriquement centrale (bien que statistiquement minoritaire) de notre typologie. Dans cette situation, qui correspond à celle de nombreux cadres moyens ou supérieurs, l'échelle de temps dépasse le mois et atteint l'année. Les ressources sont intégralement dépensées, mais elles suffisent (à la différence des types précédents) pour assurer le mode de vie visé. Aussi peut-on trouver dans ce type des familles à niveaux de ressources monétaires très divers : aussi bien sans doute des cadres supérieurs en région parisienne que des cadres moyens ou enseignants dans des villes moyennes, des artisans et ouvriers de métier dans les petites villes et des paysans moyens dans les villages. Aucun des autres modes de catégorisation évoqués et critiqués plus haut ne permet de regrouper ces familles à partir de ce qu'elles ont en commun : soit, précisément, cet équilibre entre ressources (monétaires et non monétaires) et besoins correspon-

dant au mode de vie souhaité. Il y entre aussi une question d'âge et de phase de cycle de vie; avec l'âge, en effet, on apprend à se contenter de ce qu'on a (à "ajuster ses aspirations aux possibilités objectives de satisfaction"); tandis qu'avec le départ des derniers grands enfants, le niveau des besoins s'abaisse, alors que celui des ressources reste constant ou s'accroît encore.

Nous avons jusqu'ici défini quatre types ("misère", "pauvreté", "gêne", "équilibre"), dont le quatrième constitue le pivot manifeste de notre échelle des types. Il reste à définir les types pour lesquels les ressources dépassent les besoins. Nous en trouverons trois encore, ce qui portera finalement à sept le nombre total des types distingués.

Ce qui est commun aux trois derniers niveaux, c'est que l'*accumulation* y est rendue possible par l'excédent des ressources sur les dépenses. En faire un seul type cependant serait négliger qu'il y a accumulation et accumulation. Sous des dehors quantitatifs (la famille est plus ou moins riche, ou s'enrichit plus ou moins vite), il faut chercher à repérer les sauts *qualitatifs* qui séparent des niveaux plus ou moins élevés de richesse, des dynamiques d'enrichissement différentes.

Toutes les familles dont nous parlons maintenant ont ceci en commun que leurs ressources sont supérieures à leurs dépenses de consommation. Mais leurs *flux excédentaires* de ressources varient selon les familles dans des proportions considérables. Comment couper le continuum quantitatif de ces flux, de manière à dégager ces types?

On peut partir du simple niveau des ressources monétaires familiales. On pourra ainsi distinguer les familles aisées, du type professions libérales, dont les ressources autorisent la construction d'un mode de vie "bourgeois"; les familles riches, du type gros industriel, import-export, gros propriétaire foncier, etc., bref le monde des affaires; et les familles "super-riches", comme dit l'Américain Lundberg (1968), qui constituent le noyau de ce qu'on appelle aussi couramment la haute société.

Une telle typologie reste cependant purement descriptive; ce qui ne signifie pas que son intérêt soit nul. En réalité, les milieux dont nous évoquons ici les formes de vie figurent certainement parmi les plus mal connus de tous les groupes sociaux. Chacun sait qu'il est plus facile d'enquêter sur la classe ouvrière, voire ledit sous-prolétariat, que sur la haute bourgeoisie: plus facile d'obtenir des encouragements (financiers et autres) à les étudier; plus facile d'y accéder; plus facile d'en parler publiquement. Il reste que lorsqu'on s'y intéresse malgré tout, on en retire au moins une certitude, celle qu'il convient de distinguer, dans "la bourgeoisie", trois cercles concentriques. Un cercle extérieur, au mode de vie bourgeois, retire l'essentiel de ses ressources de son propre travail, voire de celui d'un nombre restreint d'assistants. Un cercle intermédiaire tire sa richesse de la dynamique des "affaires", c'est-à-dire de l'appropriation directe ou indirecte d'une part de la valeur produite par des centaines ou des milliers de salariés (appropriation générale-

ment renforcée par l'établissement d'une situation de monopole ou d'oligopole local). Enfin un noyau central, peu nombreux, ne se cantonne pas à la sphère des affaires dont il détient les meilleures positions, mais — sur la base précisément de ces positions — étend son influence à d'autres sphères de la vie sociale : politique (au double sens de "politics", politique politicienne, et de "policy", politiques d'Etat); moyens d'information; relations internationales. Que l'on désigne ce noyau dur, selon les optiques théoriques, de "grand capital", "élite du pouvoir", "élite dirigeante", "oligarchie financière", ou simplement "les grandes familles", il s'agit peu ou prou de désigner la même forme sociale; le flou des termes ne faisant que refléter, par-delà les oppositions de point de vue sur cette question éminemment politique, le caractère parcellaire des connaissances empiriques.

La question qui se pose alors est la suivante : Y a-t-il entre ces trois cercles des différences autres que purement quantitatives? De la discussion qui précède, il ressort que la réponse à cette question est positive. En effet, les trois cercles ne se distinguent pas seulement par un niveau plus ou moins grand de richesses; c'est à la fois la *source* et l'*utilisation* des flux d'argent qui les distingue.

Le cercle extérieur, qui tire l'essentiel de ses revenus de son propre travail, utilise ses ressources à la construction d'un mode de vie aisé et à l'accumulation de *patrimoine*, sous forme de possessions (maisons et appartements, terres, biens de consommation); mais ces possessions ne sont pas des moyens de production permettant l'appropriation d'une partie du travail d'autrui. Le second cercle, au contraire, met l'accent sur l'accumulation de moyens de production; c'est seulement par dérivation qu'il construit un mode de vie bourgeois, dont il a de toutes façons les moyens. L'argent ici prend la forme de *capital* et change donc radicalement de nature. Quant au noyau intérieur, il va plus loin encore, puisqu'il transforme le capital, en tant que tel confiné à la sphère économique, en instrument d'influence à l'échelle régionale et nationale : l'argent n'est pas d'abord pour lui ressource pour un certain mode de vie, ni même moyen d'appropriation du travail d'autrui; il est, avant tout, instrument de *puissance*. Il est utilisé pour obtenir les commandes d'Etat, former l'opinion publique par la médiation de la presse, placer des hommes de confiance (ou se placer soi-même) à la tête de l'Etat et de ses rouages essentiels.

Ce sont donc les transmutations qualitatives que subit l'argent, de revenu en capital, de capital en pouvoir sociétal, qui confèrent à la distinction des niveaux 5, 6 et 7 son soubassement théorique. Désignons ces trois derniers niveaux par les termes d'aisance, richesse et puissance, et nous en aurons terminé.

La typologie proposée ici n'est pas une œuvre de circonstance; peut-être n'est-il pas inutile de préciser qu'elle n'a pris sa forme présente qu'après de multiples essais. Et sans doute, cette forme n'est-elle pas encore définitive. Mais il serait regrettable de la rejeter en raison de ses imperfections présentes; car, plus important que le résultat, certainement améliorable, est l'esprit qui a présidé à sa construction.

Aussi difficile qu'il soit à mettre en application, en raison notamment de la complexité du concept de besoins objectifs, le *principe* même de la construction d'une typologie des modes de vie selon le rapport des ressources aux besoins objectifs me paraît incontournable.

La difficulté même de conceptualisation des "besoins objectifs" qui ne sont pas seulement variables selon les époques historiques, mais également, à époque donnée, selon les milieux sociaux, force la réflexion sociologique à sortir des sentiers battus. La réflexion, mais aussi l'observation; car c'est essentiellement au moyen de comparaisons, notamment "internationales", c'est-à-dire interculturelles, que l'on peut se rendre compte que ce qui ici apparaît comme besoin objectif pour "tenir son rang", là se dévoile comme privilège historiquement constitué; ou, à l'inverse, que ce qui semble à première vue dériver d'une soif de "distinction" (comme dirait Pierre Bourdieu), correspond en réalité à une nécessité (socialement infrangible).

Quant à la fécondité heuristique d'une telle typologie, elle se révèle dans les multiples conséquences que l'on peut en tirer. C'est un point que je ne peux développer ici; qu'il suffise d'indiquer que, typologie n'étant pas classification, ce que suggère la construction de types c'est que des logiques différentes sont à l'œuvre sous des apparences semblables. Toutes les familles ont un mode de vie, une vie quotidienne, un revenu familial et un certain mode de consommation: ceci, c'est l'apparence. Construire une typologie, c'est suggérer que les métabolismes internes de différents types de familles n'obéissent pas aux mêmes règles. Nous avons brièvement évoqué la question de l'unité temporelle du cycle; mais des raisonnements analogues peuvent être développés à propos de bien d'autres questions, telles que la place des enfants, la formation des projets, le rapport à la santé, à l'avenir, et bien sûr à l'argent.

C'est la tâche du sociologue que de remettre en question les catégories toutes faites du discours courant sur "la société". Or, ces catégories ont ceci en commun qu'elles prétendent s'appliquer indifféremment à tous les milieux sociaux: ce sont de faux universels. J'ai été amené ainsi à critiquer la notion de *famille*, allant jusqu'à écrire: "La famille n'existe pas. Il n'y a que de familles de classe". (Bertaux, D., 1977, Ch. 3). Il en est de même de la notion de *revenu*, qui ne désigne qu'un effet quantifiable, dont on omet les conditions dans lesquelles il a été engendré.

Au sens où il est pris aujourd'hui, le terme de "vie quotidienne" risque de rejoindre à son tour le clan des faux universels. Cela est parfaitement perceptible dans les travaux des essayistes, par ailleurs pleins d'idées et de verve. Le propre de l'essayisme en effet est de chercher à dégager des universels hors du contrôle de l'observation concrète, par simple projection de perceptions personnelles sur l'ensemble d'une formation sociale. Il en est cependant des essayistes comme des chevaux: il en est de bons et de mauvais, et les auteurs cités plus haut appartiennent à l'évidence à la première catégorie. En s'affranchissant du contrôle empirique, l'essayiste laisse les rênes libres à son imagination et se donne la possibilité de pointer du doigt

des processus émergents jusque là passés inaperçus, ou du moins n'ayant pas encore reçu de formulation publique. L'idéalisme, Marx le disait déjà, supplée ainsi au manque d'imagination du matérialisme.

La faiblesse de l'essayisme, c'est de ne pouvoir fonctionner qu'à partir d' "universels" qui s'avèrent en général spécifiques au milieu d'appartenance de l'essayiste. D'où l'importance de rappeler que nous vivons dans des sociétés structurées en classes (ici comme partout ailleurs sur la planète, bien entendu). Telle est, précisément, la fonction des typologies. Irréductibles aussi bien à des catégories statistiques qu'à de pures abstractions, les types construits n'ont d'efficacité théorique que pour autant qu'ils constituent des médiations entre catégories empiriquement définissables et processus socio-structurels. A cette condition, ils constituent effectivement un recours salubre contre la diffusion de faux universels au sein du discours public sur le social, voire du discours sociologique.

En définissant la vie quotidienne comme déroulement du mode de vie, les modes de vie comme modes d'organisation de la production familiale des "énergies humaines" (ou si l'on préfère, des forces physiques, morales et intellectuelles), et en proposant une typologie des modes de vie selon un principe unique, j'espère avoir ouvert une alternative au discours abstraitement universalisant. Autant l'essayisme est nécessaire à la stimulation de la pensée, autant il ne peut à lui seul prétendre au monopole de l'interprétation du social-historique.

BIBLIOGRAPHIE

- BAUDRILLARD, J. (1972), "Pour une critique de l'économie politique du signe" (Gallimard, Paris).
- BERTAUX, D. (1977), "Destins personnels et structure de classe" (PUF, Paris).
- BERTAUX, D. (1983), Production anthroponomique et nouvelle classe, *La Gauche, le pouvoir, le socialisme* (sous la direction de Buci-Glucksmann, C.) (Maspero, Paris).
- BERTAUX, D. & BERTAUX-WIAME, I. (1980), Autobiographische Erinnerung und Kollektives Gedächtnis, *Lebenserfahrung und Kollektives Gedächtnis. Die Praxis der "Oral History"* (Lutz Niethammer, Hrsg.) (Syndikat, Frankfurt am Main) (Traduction de "Mémoire autobiographique et mémoire collective", communication présentée au colloque de l'Ecomusée du Creusot sur *La Mémoire collective*, octobre 1977).
- BERTAUX-WIAME, I. (1982 a), L'installation dans la boulangerie artisanale, *Sociologie du travail*, 1 (1982), 8-23.
- BERTAUX-WIAME, I. (1982 b), Récits de vie, itinéraires professionnels, trajectoires structurelles, *L'emploi* (Dourdan, éd.) (Maspéro, Paris).
- BOURDIEU, P. (1979), "La distinction" (Ed. de Minuit, Paris).
- CERTEAU, M. de (1979), "L'invention du quotidien" (UGE, Paris).
- CLOSETS, F. de (1982), "Toujours plus !" (Grasset, Paris).
- GODARD, F. & CUTURELLO, P. (1982), "Familles mobilisées. Accession à la propriété du logement et notion d'effort des ménages" (Editions du Plan Construction, Ministère de l'Urbanisme et du Logement et Université de Nice, Paris).
- GRANOU, A. (1972), "Capitalisme et mode de vie" (Les éd. Cerf, Paris).
- HALBWACHS, M. (1912), "La classe ouvrière et les niveaux de vie" (Félix Alcan, Paris) (réimpression Gordon a. Breach, Paris et Londres, 1970).
- LALIVE d'EPINAY, Chr. (1983), La vie quotidienne. Essai de construction d'un concept sociologique et anthropologique, *Cahiers Intern. de Sociologie*, No thématique "Sociologie et anthropologie de la vie quotidienne" (sous presse).
- LUNDBERG, G. (1968), "The rich and the super-rich" (Lyle Stuart, N.Y.) (trad. franç., Stock, Paris, 1969).
- MAFFESOLI, M. (1979), "La conquête du présent" (PUF, Paris).
- MAFFESOLI, M. (1982), "L'Ombre de Dionysos" (Méridiens-Anthropos, Paris).
- MARX, K. (1867) (1969), "Le Capital" Chapitre VI (inédit) du livre I (Editions 10/18, Paris).
- MEILLASSOUX, Cl. (1975), "Femmes, greniers et capitaux" (Maspéro, Paris).
- PACKARD, V. (1963), "The status seekers" (Penguin, Hammondsworth).
- PITROU, A. (1979), "La vie précaire" (Privat, Toulouse).
- VEBLEN, Th. (1899) (1970), "Théorie de la classe du loisir" (Gallimard, Paris).

